

Ernesto Che Guevara

Journal de Bolivie

Traduit de l'espagnol (Argentine) par LAURENCE VILLAUME

Préface de Camilo Guevara

Introduction de Fidel Castro



Du même auteur au Diable vauvert

JE T'EMBRASSE AVEC TOUTE MA FERVEUR RÉVOLUTIONNAIRE, lettres, 2021

VOYAGE À MOTOCYCLETTE, journal de voyage, 2021

JOURNAL DU CONGO, journal de voyage, 2022

Titre original : *El Diario del Che en Bolivia*

ISBN : 979-10-307-0540-9

Copyright © 1967, 2006, 2011 Ocean Press, the Che Guevara Studies Center, Havana, and Aleida March.

Original publication in 2021 by Seven Stories Press, Inc. on behalf of Ocean Press, Melbourne, Australia, and the Che Guevara Studies Center, Havana, Cuba. Direct all rights inquiries and permissions requests to rights@sevenstories.com.

Published in Spanish by Seven Stories Press, Inc., New York and Ocean Sur, Melbourne as *Diario del Che en Bolivia*

© 1967, 2006 Ocean Press

© 1967, 2006 Che Guevara Studies Center, Havana

© 1967, 2006 Ernesto Che Guevara and Aleida March

Préface © 2006, Camilo Guevara

All photographs © 2011 Che Guevara Studies Center, Havana and Aleida March

© Éditions Au diable vauvert, 2022, pour la présente édition

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

Sommaire

Cartes.....	7
Note sur la présente édition.....	9
Préface de Camilo Guevara.....	11
Une introduction nécessaire de Fidel Castro	21
JOURNAL DE BOLIVIE	
Novembre 1966	47
Décembre.....	60
Janvier 1967	79
Février.....	101
Mars.....	122
Avril	152
Mai	183
Juin	207
Juillet	231
Août.....	256
Septembre	278
Octobre.....	310
RAPPORTS MILITAIRES	
Communiqué n° 1 au peuple bolivien	327
Communiqué n° 2 au peuple bolivien	330
Communiqué n° 3 au peuple bolivien	333

Communiqué n° 4 au peuple bolivien	335
Communiqué n° 5 aux mineurs de Bolivie	337
GLOSSAIRE	341

Bolivie

AMÉRIQUE
DE SUD



BRÉSIL

PÉROU

BOLIVIE

BRÉSIL

Caranavi

Lac
tirara.

LA PAZ

Chapare

Emaqui

Cochabamba

Oruro

Catavi[®]

Sucre

Potosí^o

Santa Cruz

Vallegrande

Camiri

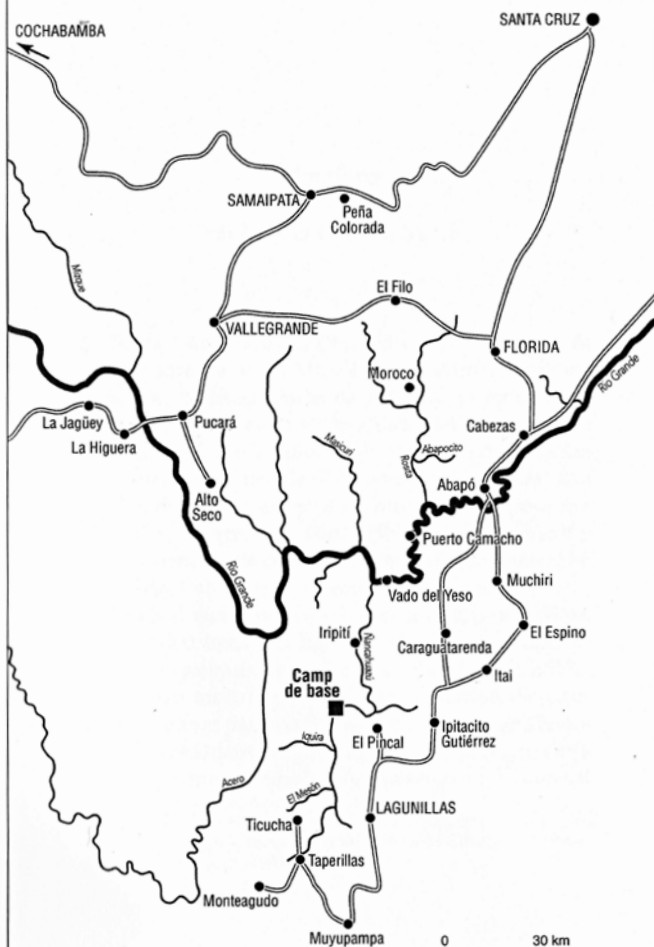
Puerto
Suárez **PARAGUAY**

CHILI

Salta

ARGENTINE

Zone des opérations de guérilla



Note sur la présente édition

Cette édition du *Journal de Bolivie*, écrit par le commandant Ernesto Che Guevara, est fidèle à la première publication réalisée en 1968 par l'Institut du livre de Cuba.

Vu leur importance historique, nous avons réintégré les pages absentes de la première édition, celles que les services de renseignements du gouvernement bolivien avaient retirées par mesure de sécurité. Sont ainsi restituées les journées suivantes : les 4, 5, 8 et 9 janvier 1967 ; les 8 et 9 février ; le 14 mars ; les 4 et 5 avril ; les 9 et 10 juin ; enfin, les 4 et 5 juillet.

En outre, le texte de la première édition a été revu et comparé aux fac-similés de l'original, permettant ainsi le déchiffrement de plusieurs mots alors illisibles.

Centro de Estudios Che Guevara, La Havane, Cuba

Préface

Camilo Guevara¹

Sur la dernière page d'un agenda vert, confisqué par les militaires boliviens, figurent, à la date du 7 octobre 1967, ces quelques mots d'une écriture à peine lisible: « Ces onze mois consacrés à l'implantation de notre guérilla se sont passés sans encombre, de manière bucolique. » Rien, dans ces propos, ne laisse présager l'épilogue de l'épopée héroïque racontée dans ce journal. Pas le moindre signe de découragement, de pessimisme, de défaite, n'est perceptible. Au contraire, tout semble indiquer un commencement, le prologue d'une nouvelle aventure.

Santa Cruz, Bolivie, 1967

I

Une année, ou presque, de conflit intense vient de s'écouler. Après avoir été dénoncé, le détachement de

1. Fils de Che Guevara et d'Aleida March Torres, né le 20 mai 1962 à La Havane, Cuba. Coordinateur du Centro de Estudios Che Guevara à La Havane. (N.d.É.)

Joaquín est récemment tombé dans une embuscade à Vado del Yeso, et l'étau se resserre de plus en plus sur les hommes du Che. Les combattants décident d'abandonner leur zone pour en chercher une autre plus appropriée, où ils pourront efficacement mettre en œuvre les opérations qui permettront de consolider la guérilla. L'après-midi du 8 octobre commence. Les soldats approchent. Le combat est imminent.

Un prisonnier blessé, replié sur lui-même, à bout de souffle, tenant à peine sur ses jambes, est transféré dans l'enceinte précaire d'une école de La Higuera. Il lutte pour ne pas ployer sous le fardeau accumulé ces derniers mois qui lui brise les épaules, le pesant fardeau des malheurs, des maladies, la mort d'amis et de camarades, la trahison d'autres, la responsabilité peu enviable qu'il détient sur la vie de ceux qui l'entourent ou d'inconnus, le fardeau lourd aussi de la nostalgie des êtres qui lui sont chers. Son poids lui broie les os, et pourtant l'homme ne courbe pas l'échine, il résiste, armé de convictions, prêt pour le prochain combat.

Plus tard, attaché et adossé à un mur de pisé, dans l'attente d'un verdict qu'il connaît depuis toujours, il observe en silence le va-et-vient des sbires chargés de le surveiller. Plus arrogants que d'autres, comme tout sicaire avide de célébrer la victoire avant l'heure, certains s'essaient à quelques brimades sporadiques envers celui qu'ils considèrent comme leur victime. Mais le respect que cet homme inspire et la force qui émane de son regard, ce regard qui transperce ceux qui le croisent, coupent tout élan à la lâcheté, qui se mue aussitôt en confusion.

Ces sbires se trouvent confrontés à un énorme dilemme. D'un côté, ils ont entre leurs mains l'un des plus grands révolutionnaires de tous les temps, un homme intègre,

aux convictions ancrées, qui peut devenir la preuve vivante d'une supposée agression étrangère ou d'un macabre plan communiste pour s'emparer du monde; mais, de l'autre, l'homme pourrait se faire un accusateur intraitable, susceptible de transformer un quelconque tribunal en tribune, et, indépendamment du verdict d'un prétendu jugement officiel, l'architecte d'un jeu politique redoutable à l'issue incertaine.

L'Armée de libération nationale de Bolivie (ELN) s'est fait connaître; elle a réalisé de multiples actions presque toujours couronnées de succès, sans que nul ait pu l'en empêcher. Ni l'opinion publique nationale ni le monde ne sont restés insensibles aux opérations menées par la guérilla. De toutes parts, ce mouvement a inspiré de la sympathie, même si l'incorporation massive des forces qui auraient dû l'intégrer n'a pas eu lieu.

Les événements survenus au cours de ces derniers mois ont fait une publicité considérable à la guérilla; le terrain a été préparé de sorte que, à court terme, on puisse commencer à en récolter les fruits. Cette période s'annonce très délicate pour le *statu quo*; ceux qui ont intérêt à son maintien le sentent et réclament des mesures radicales.

Faire d'une école une prison est déjà en soi un paradoxe, mais il est particulièrement absurde, sinon ridicule et criminel, de prétendre tuer des idées avec un fusil, en supprimant l'esprit dont elles sont supposées surgir. Il règne une atmosphère de vengeance; c'est le type même d'attitude qu'incarnent ceux qui défendent invariablement leurs « causes » en usant de méthodes ni édifiantes ni subtiles.

Durant les brefs moments de calme, tandis qu'il tente de soulager, malgré les liens qui l'entravent, ses membres

engourdis, le prisonnier prend congé de ses souvenirs, « accompagné » par son épouse, « entouré » de ses enfants, de ses proches, de ses amis et camarades les plus chers, de son Argentine natale, de Cuba, du monde et de Fidel. Il s'inquiète du sort de ceux qui ont réussi à survivre à ce dernier assaut, et plonge dans ses pensées...

Nul doute que d'aucuns se sont félicités ou ont été félicités d'avoir donné une telle « gloire » à l'armée bolivienne. La capture du commandant Guevara apporte une bouffée d'oxygène à un régime défaillant et sans prestige ; c'est du moins ce qu'ils s'imaginent. Cependant, ils obtiendront le contraire et convertiront par là même en passion le respect et l'admiration que l'on avait déjà pour le Che, et en conscience et volonté de combattre, son histoire et son œuvre. Comment prétendre emprisonner un esprit du futur dans le passé ? Comment enfermer un idéal dans une geôle ? S'ils ont pu, ce jour-là, atteindre cet homme, à la jambe en sang, au fusil inutilisable et dépourvu de munitions, c'est parce qu'il était avant tout un homme, un frère et que chacune des fibres de son corps ne vivait que pour la révolution. Il était de ces êtres que seul anime un sentiment d'amour.

Il aurait pu briser l'encerclement des soldats, ses connaissances tactiques, son expérience de guérillero n'étaient plus à prouver ; mais il a préféré, parce que les circonstances l'exigeaient et que cela devait être ainsi, rester avec ceux qui ne pouvaient s'en sortir seuls, et c'est cela qui a compliqué sa retraite. Il aurait dû quitter Santa Cruz depuis longtemps, pourtant il a décidé d'attendre, de poursuivre les recherches et de ne pas abandonner la troupe de Joaquín. De précieuses journées, qu'il n'a jamais considérées comme perdues, se sont ainsi écoulées. Il aurait pu et dû laisser El Pelao et El Francés [le Français],

qui par la suite le diabolisera, regagner la ville par leurs propres moyens et y accomplir les missions qui leur incombaient, mais il a voulu les accompagner lui-même jusqu'à un endroit qu'il considérait comme relativement sûr.

C'est un homme si passionné et accompli qu'il n'entre pas dans les critères étroits de ceux qui le jugent. Pourtant, pourquoi le nier, certains le craignent et le critiquent : les « révolutionnaires intransigeants » de comptoir, les bureaucrates, les lâches évidemment, les malhonnêtes, les opportunistes, les tyrans de l'oligarchie et les oligarques de la démocratie. Pour diverses raisons, ceux-ci se cachent de lui ou tentent de le faire oublier sous le prétexte illusoire que les utopies comme les siennes ne sont pas réalisables. Mais les autres, cette majorité qui partage pour tout ou partie sa vision de l'avenir, eux, l'apprécient.

Pour l'heure, nous mesurons à peine l'importance de cet homme ; sa véritable dimension, c'est l'histoire qui l'établira. Les soldats qu'il a fait prisonniers lors de ses précédents combats sont en bonne santé, ses geôliers sont sur le point de venger l'audace qu'il a eue de défier, avec moins de cinquante hommes et quelques fusils, toute une armée, des troupes entraînées et financées par l'Empire et ses *rangers* prétoriens.

II

Non loin de là, dans la matinée du 9 octobre, un petit groupe d'hommes regroupés dans une zone entourée de falaises, certains avec des blessures à vif, tous morts de faim et de soif, au bord de l'épuisement, le visage

déformé par l'angoisse, cherchent désespérément, sur leur petit transistor, des nouvelles de l'arrestation de leurs camarades et de leur chef bien-aimé. Ignorant leur chance, en proie à un fort pressentiment de désastre, ils tournent fiévreusement l'aiguille sur le cadran pour capter les stations qu'ils savent les plus fiables, même si, logiquement, elles leur inspirent la plus grande circonspection. Ils savent, par expérience et pour l'avoir lu dans des livres, que l'information, en permanence essentielle à la guérilla, peut, si elle est habilement manipulée, se transformer en piège mortel ou, dans le meilleur des cas, les mener sur une mauvaise piste. Mais, cette fois-ci, ils sont prêts à se contenter du plus petit indice qui leur permettrait d'agir, quelles qu'en soient les conséquences. Agir selon les principes de solidarité envers leurs frères d'armes et d'idées. La volonté de leur venir en aide et de sauver, en même temps, le mouvement, menacé dans sa toute première étape de formation, prévaut sur les doutes raisonnables quant à l'issue d'une opération de secours.

Ils ont suivi à la lettre les consignes prévues. L'évacuation, les lieux de rassemblement des forces en cas de coup dur ou de retraite avaient été planifiés à l'avance. On devait se retrouver à tel endroit ; si ce n'était pas possible, à tel autre ; et sinon encore ailleurs. Il n'y a donc aucune raison de s'en vouloir ; pourtant ils sont accablés par le fait qu'à un moment si crucial il leur est impossible de venir en aide à leurs camarades. Pour certains, ces onze mois passés à combattre sur les terres boliviennes - pour d'autres, toute une vie à partager les vicissitudes, le peu de nourriture, les nombreux espoirs et rêves, à se protéger les uns les autres, à s'exposer pour leurs camarades, à perdre au combat leurs amis et proches les plus chers, les laissent en proie à un sentiment de culpabilité à la fois injuste

et explicable. Ils réclament en silence de partager le sort de leurs compagnons d'armes, si terrible soit-il ; et même s'ils s'obligent à garder espoir, leur cœur bat la chamade, présage que l'impensable est imminent.

C'est alors que tombe la terrifiante nouvelle : le Che est mort au combat, selon des sources qui décrivent avec force détails ses affaires personnelles et donnent d'autres précisions, seules connues de ses proches. Voyant tout espoir s'évanouir, ses compagnons comprennent alors que ce qu'ils avaient supposé n'être qu'une lointaine possibilité devient à présent une dure et froide réalité, paralysant leur pensée et leurs muscles.

Que faire ? Quelles sont les prochaines étapes ? Pourquoi se trouvent-ils ici ? Quel est leur devoir à présent ? La réponse doit être à la hauteur des événements. L'émotion les submerge mais le temps presse ; l'armée n'a pas abandonné les recherches, les soldats peuvent surgir d'une minute à l'autre. Il leur faut agir immédiatement. Que de souvenirs leur reviennent en mémoire, que de voix encore fraîches, que de complicité ! Peut-être l'une de ces phrases qui résument si bien et en peu de mots les grandes vérités, résonne-t-elle en eux, comme : « Dans une vraie révolution, on triomphe ou l'on périt ! » ; ou une autre, sorte de va-et-vient entre des adieux incertains et la foi imperturbable en un objectif commun : « *Hasta la Victoria Siempre !* » Qu'importe ! Une seule chose compte désormais : si la lutte continue, indépendamment de la perte immense que représente leur disparition, le Che et ses camarades auront vaincu. En revanche, si on abandonne, sans se préoccuper de l'avenir, alors son hymne, comme il l'a appelé, destiné aux déshérités et à des oreilles attentives, tombera, comme son corps, dans l'oubli.

Ces hommes s'apprêtent à prendre une décision qui marquera le cours de leur épopée. Nous savons que le dernier mot reviendra aux peuples, mais lorsque le corps des troupes révolutionnaires adhère à la pensée et à l'action de ses chefs, il envoie un signe propice et indéniable. Cela perpétue l'effort et ceux qui tomberont ou renonceront seront remplacés; on trouvera l'énergie suffisante pour parvenir à la victoire. C'est ainsi que naîtra le fameux pacte de la modeste Armée de libération nationale de Bolivie: se battre jusqu'au bout, continuer la lutte jusqu'à ce que les objectifs fondateurs de la guérilla, profondément enracinés dans la pensée historique latino-américaniste (que Guevara enrichit de façon originale et inestimable) deviennent réalité, et ouvrent la voie à de nouvelles épopées dans les luttes des peuples combattant pour leur émancipation.

III

9 octobre: Entre les murs d'une petite pièce de cette pauvre école de la Higuera est enfermé l'un des êtres les plus remarquables que la terre ait portés, un homme immense, qui attend patiemment la mort que ses bourreaux ont choisie pour lui, sans se douter de ce qui l'attend: l'immortalité que l'extraordinaire sympathie pour ses idées, les plus pures qui soient, et ses actes, les plus altruistes, pourraient lui accorder. Les ordres viennent de Washington: il doit être abattu. Les valets obéissent. D'une balle, puis d'une autre, ils ôtent tout souffle de vie au corps vaillant du guérillero. Terrible et triste erreur. N'en déplaise à ses tortionnaires, cet homme devient le symbole même de la résistance, de la lutte pour la justice,

de la passion révolutionnaire. Il devient un exemple et un modèle, reproduits à l'infini par toutes celles et ceux qui se battent pour un idéal ; ce qui est, en dernière instance, ce que redoutent le plus le géant omnipotent et ses hommes de main.

Jamais ceux-ci ne comprendront pourquoi la pensée du Che s'est enracinée dans le monde tel un épi mûr dans un champ fertile, ni pourquoi à l'instant même où ils ont décidé de l'exécuter, ils l'ont rendu éternel. L'envergure paradigmatique du créateur audacieux, du travailleur infatigable que fut le Che, du formidable *condottiere* qui à force d'humanisme et de bon sens a asséné des coups d'épée mortels à la bureaucratie et à l'aristocratie, sera à jamais présente en tant qu'espérance.

Quel sens a ce crime ? Supposaient-ils qu'ils feraient fléchir, même d'un iota, la conviction qu'il incarnait par sa pensée et sa conduite : que l'être humain peut être solidaire, changer en bien et ennoblir la société dans laquelle il vit ? Que cherchaient-ils ? Qu'il change toute une philosophie de vie, un héritage dont il a bu la sève ? Il est possible qu'ils n'aient pas eu conscience de la fermeté de ses convictions. Ils peuvent être sûrs d'une chose : le Che ne se permettra pas même de haïr le bourreau ignorant qui l'assassine ; ils ne réussiront pas à l'avilir. Même après avoir été abattu de façon sadique, il ne cessera de croire que les révolutionnaires ne doivent recourir à la force que lorsque cela est rigoureusement nécessaire ; que cet élan primitif mais légitime ne doit jamais être accompagné de cruauté, car il est incompatible avec la condition humaine. Quel objectif avait cet homicide ? Lui arracher son envie de vivre ; celle que l'on ressent encore davantage lorsque l'on se libère des entraves des circonstances pour prendre son destin en main ; celle qui revêt une splendeur suprême

quand la volonté doit lutter, contre des poumons fatigués, pour une bouffée d'air? Quelle absurdité!

Ainsi donc, sans jugement de tribunal ni de pensée, est exécuté le Che. Avec lui naît et s'élève l'espoir si longtemps tû que l'homme nouveau n'est ni illusion ni chimère, qu'il se renouvelle constamment, prêt à se sacrifier pour les autres et pour lui-même, et à laisser derrière la médiocrité, pour être, ne serait-ce qu'une fois, un homme différent, un homme meilleur.

Camilo Guevara

Centro de Estudios Che Guevara, juillet 2005

Une introduction nécessaire

Fidel Castro

Tout au long de sa vie de guérilla, le Che a gardé l'habitude de reporter scrupuleusement, jour après jour, ses observations dans son journal personnel. Durant les longues marches sur des terrains abrupts et difficiles, au milieu des forêts humides, quand les files des hommes, toujours courbés sous le poids des sacs à dos, des armes et des munitions, s'arrêtaient un instant pour se reposer, ou lorsque, à la fin d'une épuisante journée, l'ordre était donné à la colonne de faire halte pour bivouaquer, on voyait le Che – comme l'ont affectueusement baptisé les Cubains dès le début – sortir un petit carnet et, de son écriture quasi illisible de médecin, en noircir les feuilles de ses pattes de mouche.

Ce qu'il a pu conserver de ces notes lui a servi plus tard à composer ses magnifiques récits historiques de la guerre révolutionnaire cubaine, riches de contenu révolutionnaire, pédagogique et humain².

2. Voir notamment Ernesto Guevara, *Souvenirs de la guerre révolutionnaire cubaine*. (N.d.É.)

Pour ce qui est de cet ouvrage, grâce à son inlassable manie de noter les principaux événements de chaque journée, nous disposons d'une information détaillée, rigoureusement exacte et inestimable, sur les derniers mois héroïques de sa vie en Bolivie.

Ces notes, qui n'ont pas été écrites en vue d'être publiées, lui servaient d'instrument de travail pour une évaluation permanente des faits, des situations et des hommes, tout en donnant libre cours à son esprit profondément observateur, analytique et bien souvent empreint d'un humour d'une rare finesse. Elles sont formulées avec sobriété et d'une parfaite cohérence, du début à la fin.

N'oubliez pas qu'elles ont été rédigées lors de très rares moments de repos alors qu'une lutte de cette nature, qui se déroulait dans des conditions matérielles d'une incroyable difficulté et imposait des efforts surhumains et épiques, exigeait de lui une prise de responsabilité constante et éprouvante en tant que chef de détachement d'une guérilla qui en était encore à ses prémices. Preuve de plus, s'il en était besoin, de sa façon de travailler bien particulière et de sa volonté de fer.

De par son analyse minutieuse des incidents quotidiens, ce journal témoigne des erreurs, des critiques et des griefs, propres et inévitables au déroulement d'une guérilla révolutionnaire. Au sein d'un détachement guérillero, ces remises en question doivent être permanentes, surtout s'il n'est encore constitué que d'un petit noyau, confronté à des conditions matérielles extrêmement défavorables et à un ennemi infiniment supérieur en nombre; la moindre négligence ou la faute la plus insignifiante peuvent se révéler fatales; le chef doit faire preuve d'une exigence sans faille et utiliser chaque fait ou épisode survenu, si anodin soit-il, pour éduquer les

combattants et futurs cadres des nouveaux détachements guérilleros.

Le processus de formation de la guérilla fait constamment appel à la conscience et à l'honneur de chaque combattant. Le Che savait toucher la corde sensible des révolutionnaires. Lorsque Marcos, admonesté à plusieurs reprises par le Che, a été menacé d'être expulsé de la troupe et déshonoré, il a répondu : « Plutôt mourir fusillé ! » Plus tard, il a donné sa vie de manière héroïque. Tel a été le comportement de tous les hommes auxquels le Che a accordé sa confiance et qu'il s'est vu dans l'obligation de sermonner pour une raison ou une autre au cours de la lutte. Chef fraternel et humain, il savait aussi faire preuve de rigueur et parfois de sévérité lorsque la situation l'imposait ; mais ce qu'il exigeait de ses hommes, il l'exigeait d'abord et surtout de lui-même. Il fondait la discipline sur la conscience morale du guérillero et sur la puissance extraordinaire de son propre exemple.

Le journal fait souvent référence à [Régis] Debray et révèle la vive inquiétude qu'ont suscitée chez le Che l'arrestation et l'emprisonnement de l'écrivain révolutionnaire auquel il avait confié une mission en Europe, alors qu'au fond il aurait préféré que ce dernier reste dans la guérilla. C'est pourquoi il exprime un certain désaccord et parfois des doutes, sur le comportement du Français.

Le Che n'a pas eu l'occasion de connaître l'odyssée vécue par Debray entre les griffes de l'armée ni la résistance et la bravoure qu'il a opposées à ses geôliers et tortionnaires.

Il a souligné, en revanche, l'importance politique considérable de son procès ; et, le 3 octobre, six jours avant sa mort, tandis que la situation s'envenime, il note : « On a écouté un entretien dans lequel Debray s'est montré

très courageux face à un étudiant provocateur » ; c'est la dernière fois qu'il mentionnera l'écrivain.

Comme il est souvent fait allusion, dans ce journal, à la révolution cubaine et à ses liens avec le mouvement guérillero, certains pourront penser que sa publication par nos soins constitue un acte de provocation donnant des arguments aux ennemis de la révolution ainsi qu'aux impérialistes yankees et à leurs alliés, les oligarques d'Amérique latine, pour renforcer leurs plans de blocus, d'isolement et d'agression contre Cuba.

À ceux qui jugeront ainsi les faits, il est bon de rappeler que l'impérialisme yankee n'a jamais eu besoin de prétextes pour perpétrer ses forfaits en quelque endroit du monde et que ses efforts pour écraser la révolution cubaine ont commencé dès la promulgation de la première loi révolutionnaire dans notre pays, de par le simple fait, connu de tous, que cet impérialisme se veut le gendarme de la réaction mondiale, promoteur systématique de la contre-révolution et protecteur des structures sociales les plus rétrogrades et inhumaines qui subsistent dans le monde.

Notre solidarité à l'égard du mouvement révolutionnaire peut servir de prétexte, mais elle ne sera jamais la cause des agressions yankees. Nier la solidarité pour éviter d'offrir un tel prétexte équivaut à pratiquer une politique de l'autruche, ridicule et absolument contraire au caractère internationaliste des révolutions sociales contemporaines. Cesser d'être solidaire du mouvement révolutionnaire ne revient pas à échapper à ce prétexte, mais à se solidariser, de fait, avec l'impérialisme yankee et sa politique de domination et de réduction en esclavage du monde.

Cuba est un petit pays à l'économie sous-développée, comme tous ceux qui ont été, durant des siècles, dominés

et exploités par le colonialisme et l'impérialisme, situé à seulement quatre-vingt-dix miles marins des côtes américaines, avec une base navale yankee sur son propre territoire, et qui doit surmonter de nombreux obstacles pour mener à bien son développement économique et social. De grands dangers ont plané sur notre patrie depuis la victoire de la révolution, mais l'impérialisme ne parviendra pas pour autant à la faire plier; peu nous importe les difficultés qu'une ligne révolutionnaire conséquente peut entraîner.

Du point de vue révolutionnaire, la publication du journal du Che en Bolivie n'admet pas de contestation. Ce journal est tombé entre les mains du président bolivien Barrientos, qui en a immédiatement remis une copie à la CIA, au Pentagone, ainsi qu'au gouvernement des États-Unis. Des journalistes affidés à la CIA, ont eu accès au document sur place, en Bolivie, et en ont fait des photocopies, à la condition de s'abstenir, pour l'heure, de le publier.

Le gouvernement de Barrientos et ses plus hauts dignitaires militaires avaient toutes les raisons du monde de ne pas publier ce livre, où l'on peut constater l'immense incapacité de son armée et les innombrables défaites que lui a infligées une poignée de guérilleros déterminés qui, en quelques semaines à peine, a réussi à lui arracher près de deux cents armes au combat.

En outre, le Che décrit Barrientos et son régime en des termes d'une justesse telle qu'ils resteront à jamais gravés dans l'histoire.

De son côté, l'impérialisme avait également ses raisons d'occulter l'existence de ce journal: le Che et le modèle extraordinaire qu'il représente ne cessent de prendre de l'ampleur dans le monde. Ses idées, son portrait, son nom

sont autant de bannières de la lutte contre les injustices envers les opprimés et les exploités, et suscitent un intérêt passionné parmi les étudiants et les intellectuels du monde entier.

Aux États-Unis mêmes, le mouvement noir et les étudiants progressistes, de plus en plus nombreux, se sont approprié la figure du Che. Lors des manifestations les plus revendicatives pour les droits civiques et contre la guerre du Vietnam, ses portraits ont été brandis comme emblèmes de la lutte. Rarement au cours de l'histoire, ou peut-être jamais, un visage, un nom, un exemple, se sont universalisés à une telle vitesse et avec autant de passion. C'est bien parce que le Che incarne, dans sa forme la plus pure et désintéressée, l'esprit internationaliste qui caractérise le monde d'aujourd'hui et encore davantage celui de demain.

D'un continent hier opprimé par les puissances coloniales, aujourd'hui exploité et maintenu dans le retard et le sous-développement le plus inique par l'impérialisme yankee, surgit cette figure singulière qui porte le souffle universel de la lutte révolutionnaire jusqu'au sein des métropoles impérialistes et colonialistes.

Les impérialistes yankees redoutent la puissance de cet exemple et tout ce qui peut contribuer à le propager. Là réside la valeur intrinsèque du journal, expression vivante d'une personnalité hors du commun, leçon de guérilla écrite dans le feu de l'action et la tension de chaque jour, véritable poudre explosive, preuve palpable que l'homme latino-américain n'est pas impuissant face aux esclavagistes des peuples et à leurs armées mercenaires ; voilà ce qui les a conduits, jusqu'à aujourd'hui, à censurer l'existence de ce journal.

Que ce journal reste dans l'ombre aurait été pour eux une aubaine. Les pseudo-révolutionnaires, opportunistes

et charlatans de tous acabits, qui, s'autoproclamant marxistes, communistes, ou revendiquant d'autres titres de ce style, n'ont pas hésité à qualifier le Che d'erreur vivante, d'aventurier ou, de façon plus bénigne, d'idéaliste, dont la mort a été le chant du cygne de la lutte armée révolutionnaire en Amérique latine. « Si le Che, s'exclament-ils, représentant hors pair de ces idées et combattant aguerrí, est mort au cours d'une guérilla et que son mouvement n'a pas libéré la Bolivie, cela prouve à quel point il se trompait... ! » Combien de ces misérables se sont-ils réjouis de la mort de cet homme, sans même rougir à l'idée que leurs positions et raisonnements coïncidaient parfaitement avec ceux des oligarques les plus réactionnaires et avec ceux de l'impérialisme !

C'est ainsi qu'ils se justifient eux-mêmes, ou justifient les dirigeants traîtres qui, à un moment précis, n'ont pas hésité à jouer à la lutte armée, dans le but avéré – comme on a pu le constater plus tard – d'anéantir les détachements guérilleros, de freiner l'action révolutionnaire et d'imposer leurs honteuses et ridicules combines politiques, incapables qu'ils étaient de suivre une autre ligne ; c'est ainsi qu'ils excusent ceux qui refusent de combattre, et ne combattront jamais pour le peuple et sa libération ; ceux qui ont caricaturé les idées révolutionnaires, en en faisant un opium dogmatique sans contenu ni message pour les masses ; et ceux qui ont transformé les organisations de lutte du peuple en instruments de conciliation avec les exploiters nationaux et étrangers, défendant des politiques indifférentes aux intérêts réels des peuples exploités de ce continent.

Le Che voyait sa mort comme une chose naturelle et probable dans le processus de la guérilla, et il a insisté, en particulier dans ces derniers écrits, sur le fait que cette

éventualité n'enrayerait aucunement la marche inévitable de la révolution en Amérique latine. Dans son message à la Tricontinentale³, il a réitéré cette idée : « Toute notre action est un cri de guerre contre l'impérialisme [...]. Où que la mort nous surprenne, elle sera la bienvenue, du moment que notre cri de guerre trouve une oreille attentive et qu'une autre main que la nôtre se tende pour empoigner nos armes. »

Il se considérait lui-même comme un soldat de cette révolution, sans se préoccuper un instant de lui survivre. Ceux qui voient dans le dénouement de sa lutte en Bolivie l'échec de ses idées pourraient nier, avec le même simplisme, la validité des idées et des luttes de tous les grands précurseurs et penseurs révolutionnaires, y compris des fondateurs du marxisme, qui n'ont pu achever leur œuvre, ni contempler de leur vivant les fruits de leurs nobles efforts.

À Cuba, ni les morts au combat de [José] Martí et de [Antonio] Maceo, suivies, à la fin de la guerre d'Indépendance, de l'intervention yankee qui les priva, dans l'immédiat, de l'objectif de leurs luttes ; ni celles de brillants défenseurs de la révolution socialiste comme Julio Antonio Mella, assassiné par des agents au service de l'impérialisme, n'ont pu empêcher à long terme le succès d'un processus entamé il y a cent ans ; et absolument personne

3. La Conférence tricontinentale, aussi appelée Conférence de solidarité avec les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, a eu lieu du 3 au 15 janvier 1966 à La Havane, à Cuba. La Tricontinentale avait pour but la lutte planétaire contre l'impérialisme occidental. Lors de cet événement, le Che est absent de Cuba ; il a quitté le Congo et se trouve en Tanzanie. Il aurait écrit son fameux « Message à la Tricontinentale » avant de gagner la Bolivie. Son message ne sera publié qu'en avril 1967. Il contient le fameux leitmotiv « Créer deux, trois, une multitude de Vietnam, telle est la consigne ». Voir Ernesto Che Guevara, *Justice globale*, (N.d.É.)

n'oserait mettre en doute la profonde justesse de leur cause ni la ligne de combat de ces illustres personnages, ni la vigueur de leurs principaux idéaux, source éternelle d'inspiration des révolutionnaires cubains.

Les notes du Che, consignées dans son journal, permettent d'évaluer à quel point ses chances de succès étaient réelles et combien le pouvoir catalyseur de la guérilla était extraordinaire. Un jour, devant les symptômes évidents de faiblesse et de détérioration rapide du régime bolivien, il a écrit : « Le gouvernement se désintègre rapidement, dommage que nous ne disposions pas d'une centaine d'hommes de plus en ce moment ! »

Le Che savait, de par son expérience à Cuba, combien de fois notre petit détachement guérillero avait failli être exterminé. Cela dépendait essentiellement des aléas et des impondérables de la guerre, mais une telle éventualité aurait-elle donné à quiconque le droit de considérer notre ligne erronée et de la prendre comme exemple pour décourager la révolution et inculquer l'impuissance aux peuples ? Souvent dans l'histoire, les processus révolutionnaires n'ont-ils pas été précédés d'épisodes tragiques ? Nous-mêmes à Cuba, n'avons-nous pas eu l'expérience de la Moncada⁴, six ans à peine avant la victoire finale de la lutte armée du peuple ?

Pour beaucoup, entre le 26 juillet 1953, date de l'attaque de la caserne de la Moncada à Santiago de Cuba, et le 2 décembre 1956, moment du débarquement du *Granma*, la lutte révolutionnaire cubaine contre une armée moderne et bien équipée, manquait totalement

4. Allusion à l'attaque de la caserne, le 26 juillet 1953, par un petit groupe de révolutionnaires menés par Fidel Castro, qui a été un cuisant échec : les survivants ont été jugés et condamnés. Cet épisode marque la naissance de la révolution cubaine (« Mouvement 26-Juillet »). (N.d.É.)

de perspective et l'action d'une poignée de combattants était vue comme une chimère d'idéalistes et de rêveurs « qui se trompaient radicalement ». La défaite écrasante et la dispersion totale du détachement guérillero inexpérimenté, le 5 décembre 1956, semblait donner raison aux oiseaux de mauvais augure... Pourtant, à peine vingt-cinq mois plus tard, le reste des combattants de cette guérilla étaient parvenus à déployer la force et l'expérience nécessaires pour anéantir l'armée de Batista.

Quelles que soient les époques et les circonstances, il y aura toujours pléthore de prétextes pour ne pas lutter ; ce sera aussi la meilleure voie pour ne jamais obtenir la liberté. Le Che n'a pas survécu à ses idées, mais il a su les nourrir de son sang. En revanche, c'est en toute sécurité que ses pourfendeurs pseudo-révolutionnaires, forts de leur lâcheté politique et de leur éternel manque d'action, survivront à l'évidence de leur propre stupidité.

Il est frappant, comme on le verra dans le Journal, que l'un de ces spécimens révolutionnaires de plus en plus typiques en Amérique latine, Mario Monje, faisant valoir son titre de secrétaire du Parti communiste de Bolivie, ait pu prétendre revendiquer et contester au Che la direction politique et militaire du mouvement. Selon lui, le seul fait de porter ce titre, auquel il se disait, en outre, prêt à renoncer au préalable, suffisait pour réclamer une telle prérogative.

Mario Monje ne possédait, par définition, aucune expérience de la guérilla ni n'avait jamais livré le moindre combat, et malgré cela, son autoconception du communisme ne l'avait pas même poussé à renoncer au chauvinisme grossier et mondain, contrairement aux grands hommes qui, en leur temps, avaient lutté pour la première indépendance.